ISSN 1122 - 1917

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

1

ANNO XXVII 2019

EDUCATT - UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

L'ANALISI
LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE
E LETTERATURE STRANIERE

UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

1

ANNO XXVII 2019

PUBBLICAZIONE QUADRIMESTRALE

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA
Facoltà di Scienze Linguistiche e Letterature straniere
Università Cattolica del Sacro Cuore
Anno XXVII - 1/2019
ISSN 1122-1917
ISBN 978-88-9335-438-7

Comitato Editoriale
Giovanni Gobber, Direttore
Maria Luisa Maggioni, Direttore
Lucia Mor, Direttore
Marisa Verna, Direttore
Sarah Bigi
Elisa Bolchi
Alessandro Gamba
Giulia Grata
Maria Paola Tenchini

Esperti internazionali
Thomas Austenfeld, Université de Fribourg
Michael D. Aeschliman, Boston University, MA, USA
Elena Agazzi, Università degli Studi di Bergamo
Stefano Arduini, Università degli Studi di Urbino
György Domokos, Pázmány Péter Katolikus Egyetem
Hans Drumbl, Libera Università di Bolzano
Jacques Dürrenmatt, Sorbonne Université
Françoise Gaillard, Université de Paris VII
Artur Gałkowski, Uniwersytet Łódzki
Loretta Innocenti, Università Ca' Foscari di Venezia
Vincenzo Orioles, Università degli Studi di Udine
Gilles Philippe. Université de Lausanne
Peter Platt, Barnard College, Columbia University, NY, USA
Andrea Rocci, Università della Svizzera italiana
Eddo Rigotti, Università degli Svizzera italiana
Nikola Rossbach, Universität Kassel
Michael Rossington, Newcastle University, UK
Giuseppe Sertoli, Università degli Studi di Genova
William Sharpe, Barnard College, Columbia University, NY, USA
Thomas Travisano, Hartwick College, NY, USA
Anna Torti, Università degli Studi di Perugia
Gisèle Vanhese, Università della Calabria

I contributi di questa pubblicazione sono stati sottoposti alla valutazione di due Peer Reviewers *in forma rigorosamente anonima*

© 2019 EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano | tel. 02.7234.2235 | fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (*produzione*); librario.dsu@educatt.it (*distribuzione*)
web: www.educatt.it/libri

Redazione della Rivista: redazione.all@unicatt.it | *web*: www.analisilinguisticaeletteraria.eu

Questo volume è stato stampato nel mese di maggio 2019
presso la Litografia Solari - Peschiera Borromeo (Milano)

Indice

Corpus-assisted Systemic Socio-Semantic Stylistics:
Exploring 'white' and 'red' in Jean Rhys' *Wide Sargasso Sea* 5
Antonella Luporini

Viaggi eterodossi fra esilio e fuga (alla ricerca di una patria inesistente)
La provocazione esperantista di Teodoro Ŝvarc 29
Davide Astori

Mrs Felix Lorraine and Lady Caroline Lamb: Byronic Lore in *Vivian Grey*, Part I 41
Luisa Villa

Prophétie, fonction prophétique et témoignage prophétique 53
Alain Rabatel

'Lui' and 'egli' in *Il Gattopardo* 81
Joseph Davis

The Arabic manuscripts in the Ambrosiana Library:
A treasure for the arts, philosophy, sciences and dialogue between civilizations 93
Pier Francesco Fumagalli

"I must not settle into a figure":
French Portraits of Virginia Woolf in the Shadow of Proust and Joyce 111
Annalisa Federici

Recensioni e Rassegne

Recensioni 127

Rassegna di Linguistica generale e di Glottodidattica 141
a cura di Giovanni Gobber

Rassegna di Linguistica francese 147
a cura di Enrica Galazzi e Michela Murano

Rassegna di Linguistica inglese 155
a cura di Maria Luisa Maggioni e Amanda C. Murphy

Rassegna di Linguistica russa 163
A cura di Anna Bonola e Valentina Noseda

Rassegna di Linguistica tedesca 169
a cura di Federica Missaglia

Rassegna di Tradizione della cultura classica 175
a cura di Guido Milanese

Indice degli Autori 177

Recensioni

Francesco Attruia, *Construction et calcul du sens dans le texte littéraire. Essai de sémantique pragmatique*, L'Harmattan Italia, Torino 2018, 326 pp.

L'ouvrage de Francesco Attruia, comme son titre l'indique, se situe dans le champ de la sémantique des textes et des discours. Il se nourrit d'une constellation fort riche de réflexions théoriques, parmi lesquelles la pragmatique et la théorie de l'énonciation jouent un rôle de premier plan. L'auteur ne s'enferme pas dans une spéculation sur la distinction entre la signification et le sens, ni ne s'en tient à la séparation ou à la complémentarité entre la langue et le discours, ni ne se limite à explorer la différence entre les textes et le discours, – toutes notions régulièrement retravaillées par la littérature théorique. En réalité, il éprouve, pour ne pas dire qu'il vérifie, la productivité de l'analyse sémantique lorsqu'elle est appliquée à un corpus littéraire. Dans le cas présent, l'objet d'étude est un cycle narratif francophone original et relativement peu étudié du Québécois Michel Tremblay : *Le gay savoir*, qui est constitué de cinq romans.

Le volume d'Attruia est composé de trois parties qui s'enchainent fort rigoureusement. La première partie est divisée en trois chapitres. Elle reprend, dans le chapitre initial, les enjeux de la question du sens, tels qu'ils se présentent dans la réflexion sur les rapports entre textes et discours. On sait combien la théorie a évolué dans les dernières années, puisqu'elle est passée d'une vision close (le texte comme agencement autoréférentiel de structures) à une vision ouverte, fondée sur l'énonciation. À tel point d'ailleurs, que tout texte peut être désormais relié à la notion de discours. Tous les types ou tous les genres de texte sont ainsi considérés comme des réalisations langagières soumises à des conditions de production et de réception. Ce chapitre est suivi d'une présentation littéraire, culturelle et sociale du corpus étudié. On sait combien la littérature québécoise est spécifique et constitue un domaine très singulier de la littérature de langue française. Pour être comprise, et ouverte à son propre sens, elle exige, comme beaucoup d'autres littératures francophones, d'être fortement contextualisée. Les pages qui sont consacrées à cette mise en perspective de l'œuvre de Tremblay englobent aussi bien l'auteur et son parcours littéraire, – entre le dramatique et le romanesque –, que la situation linguistique et socio-littéraire dans laquelle cette œuvre a été écrite, et que les relations entre l'univers social québécois et ses représentations textuelles dans la culture québécoise. Le troisième et dernier chapitre de la première partie expose précisément les concepts et les outils linguistiques qui gouverneront l'analyse des deux parties suivantes. À la lumière des explications sociolinguistiques dont Attruia entoure l'œuvre de Tremblay, il n'est pas étonnant qu'il exploite la notion de contexte verbal et situationnel (contextes « sociolinguistique », « rhétorique », « interdiscursif », « générique ») et le paramètre de cotexte (« étroit » au plan de l'énoncé et « étendu » au plan du texte et de l'intertexte). De manière très claire et très décidée, Attruia, pour présenter et engager ses analyses concrètes, élimine la sémantique structurale et la praxématique, au profit des derniers apports de la sémantique énonciative et de la pragma-rhétorique. Plus précisément encore, c'est avec les méthodologies de F. Rastier, qui articule les objets textuels autour des notions de « dialecte », « sociolecte » et « idiolecte », que F. Attruia affronte son corpus romanesque. Ce chapitre se termine par une clarification pertinente sur la constitution de ce corpus qui s'avère être construit comme un « dispositif d'observation », divisé en trois niveaux textuels : un « corpus général » (les cinq romans de M. Tremblay), un « corpus de référence » qui est modulé par les problématiques du silence et des identités collectives, et enfin un « corpus exploratoire » qui

établit les faits littéraires en observables sémantiques, rhétoriques et énonciatifs. Dans *Le gay savoir* de Tremblay, ce sont trois points de vue textuels (la modalisation, les figures du silence et la configuration énonciative) qui constituent l'approche énonciative du « silence », et quatre autres catégorisations (les noms collectifs humains, les listes et effets de liste, la déconstruction des stéréotypes, l'éthos) qui définissent l'approche pragma-rhétorique des identités « sociales et collectives ». C'est d'ailleurs bien le domaine des identités collectives et des éthos de collectivités que vise l'ensemble de l'étude conduite dans cet ouvrage.

La deuxième et la troisième parties mettent en œuvre le programme d'étude qui a été défini dans la première.

La deuxième partie, intitulée «Approche énonciative et sémiolinguistique», est centrée sur le silence. Elle est très logiquement inaugurée par des remarques sur ce problème fondamental et incontournable, mais très paradoxal, du silence dans les sciences du langage. Attruia se situe entre la linguistique et la philosophie du langage de Wittgenstein. Sans nier bien évidemment toutes les valeurs communicationnelles que peut acquérir le silence, l'auteur reprend la distinction linguistique entre « dire » et « montrer », parce que le non-dit et le silence, qui posent en quelque sorte l'ample catégorie de l'indicible, sont « montrés » dans *Le gay savoir*. Chez Tremblay, quatre observables linguistiques appartiennent à ce « silence montré » : la modalisation, les expressions temporelles, les verbes modaux et les effets citatifs, les anglicismes. Attruia rassemble ensuite deux formes rhétoriques que le titre du deuxième paragraphe annonce sans détours : « Les figures du silence : les euphémismes et la réticence ». Ces deux figures très classiques et très connues de la rhétorique littéraire sont déclinées en quatre étapes par Attruia : « Figures et sens montré », « Les euphémismes entre langue et discours », « Atténuer l'indicible : le sens montré de l'énonciation euphémisante », « Dire ou ne pas dire ? l'euphémisme et la réticence en confrontation ». Cette deuxième partie du volume s'achève par le paragraphe « La configuration énonciative ». Dans cet ultime chapitre, à partir des propositions de D. Maingueneau à propos de « la scène d'énonciation », sont définis les paramètres linguistiques de la mise en scène du discours, en particulier les instances énonciatives auctoriale et locutoire. Le paragraphe suivant, « La scénographie montrée », et l'ultime paragraphe de cette deuxième partie, « Discours et récit », permettent de caractériser les spécificités des constructions énonciatives des cinq romans du corpus.

La troisième et dernière partie, qui s'intitule « Approche rhétorique et discursive », affronte une problématique récente des études du langage. Elle le fait tout à la fois en prolongement et en rupture avec la tradition des études rhétoriques sur les faits de langue. Le sous-titre de cette partie résume cette option de manière synthétique : « Stéréotypes et construction discursive des identités collectives ». La proximité avec le concept d'éthos est si évidente, qu'on retrouve cette preuve argumentative d'Aristote dans les dernières pages de l'étude d'Attruia. Or, comme on le sait, l'éthos est applicable, à l'origine, à un orateur et non pas à une collectivité. Mais il est indéniable que l'œuvre romanesque de M. Tremblay concerne au moins autant des types sociaux et humains de la société québecoise, que des individus singuliers. Dans le premier chapitre de cette dernière partie, Attruia fait un certain nombre de mises au point de la théorie sur la rhétorique ancienne et la sémantique des topoï (premier paragraphe), ainsi que sur la distinction entre les topoï, les stéréotypes et les clichés (deuxième paragraphe). Suivent deux paragraphes (« La fonction constructive du stéréotype », « Stéréotype et cognition ») dans lesquels la fonction du stéréotype est examinée non pas comme déficience et faiblesse du discours doxique mais bien au contraire comme production de sens. Cette étape permet ensuite de souligner combien les désignations des collectivités, multiples et très différentes, ont un rôle crucial dans la formation du sens à l'intérieur du cycle *Le gay savoir*. Les deux paragraphes suivants, – dont les titres sont « Les noms collectifs humains » et « Stratégie

de l'énumération : liste et effet liste en discours » –, en apportent une démonstration très convaincante. L'ouvrage d'Attruia se termine par une caractérisation forte de ce que l'on pourrait désigner comme un des sens, probablement dominants, de cette œuvre de M. Tremblay : la construction ou même la fondation énonciative d'un éthos collectif qui se distingue de la notion d'identité, non seulement par son contenu sémantique, mais surtout par le statut discursif de ce contenu : alors que le sens identitaire est cristallisé et sédimenté, l'éthos est en revanche un sens produit dans le discours, par les processus et procédés énonciatifs littéraires. Comme si, dans l'analyse de F. Attruia, l'éthos montrait et révélait la formation du sens.

Jean-Paul Dufiet
Università degli Studi di Trento

PIERRE LARCHER, *Syntaxe de l'arabe classique*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2017, 348 pp.

Nella prefazione alla prima edizione del *Système verbal de l'arabe classique* (2003)[1], Pierre Larcher confessava di non aver perso la speranza di poter un giorno pubblicare anche un manuale di sintassi, sempre a partire dai corsi insegnati all'Università di Provenza. Quattordici anni più tardi questo auspicio è diventato realtà.

Felice è già la scelta del *corpus* testuale. Invece di spaziare indiscriminatamente dall'arabo preislamico ai giornali contemporanei o peggio ancora di basarsi su frasi costruite *ad hoc*, Larcher delimita il suo campo d'indagine al bel trattato etico *Ayyuhā al-walad* di al-Ġazālī (m. 1111), scelto per "la sua brevità, il genere a cui appartiene e il suo posto nella cronologia" (p. 11). Se la prima caratteristica ne ha permesso uno spoglio completo e uno "studio contestuale degli enunciati" (p. 11), l'appartenenza al genere letterario della *naṣīḥa* o 'consiglio' comporta la presenza di numerose citazioni coraniche e di *ḥadīṯ*. L'arcaismo linguistico che ne deriva è corretto dalla datazione relativamente tarda dell'opera, che appartiene al periodo post-classico e preannuncia già numerose evoluzioni del Modern Standard Arabic. L'incrocio delle due opposte tendenze "permette così d'introdurre una dose di diacronia nella descrizione dell'arabo detto classico" (p. 11). Ove necessario, ad esempio quando *Ayyuhā al-walad* risulti privo di esemplificazioni per alcuni fenomeni grammaticali, sono poi chiamati in soccorso il Corano, quella parte della poesia preislamica che Larcher ha tradotto in francese, la letteratura grammaticale medievale e – per alcuni raffronti puntuali – un *corpus* della stampa egiziana raccolto da Alain Girod per la sua tesi di dottorato, discussa nel 2000 all'Università di Provenza sotto la guida di Larcher.

Il libro è, nelle parole dell'autore, "un'esposizione *sistematica* della sintassi dell'arabo *classico*" (p. 5). Tralasciando il secondo aggettivo, "classico", su cui Larcher si è più volte espresso sottolineando la natura ideale della *fuṣḥā* – costruzione ideale più che stato di lingua –, è sulla sistematicità del lavoro che conviene centrare l'attenzione. Esso infatti, per citare una presentazione orale fattane da Larcher, "non dice tutto, ma offre un quadro entro cui si può dire tutto".

L'analisi prende le mosse da quella che, nell'insegnamento tradizionale del latino, si chiamava sintassi dei casi. È la parte più nota – benché non priva di spunti originali – perché i grammatici arabi, con il loro approccio prevalentemente formalistico e centrato sull'*iʿrāb*, vi hanno dedicato ampio spazio: basterà pensare ai capitoli sulle *marfūʿāt*, *manṣūbāt*, *maǧrūrāt* e *maǧzūmāt* nei manuali tradizionali. Addentrandosi nel libro tuttavia, gli esempi crescono di complessità, fino ad arrivare, negli ultimi capitoli, a enunciati di notevole lunghezza. Ed è qui che si palesano gli aspetti più innovativi. In effetti, tutta la sintassi del periodo complesso è materia trascurata nella grammatica araba e arabistica, nel caso di quest'ultima a causa di un pervicace pregiudizio che confonde l'essenzialità dei mezzi sintattici con la loro assenza. Il risultato è una concezione atomistica della materia, di scarso aiuto per chi debba cimentarsi con la lettura o la resa di testi complessi.

Dal punto di vista teoretico, Larcher sceglie di *integrare* grammatica araba tradizionale e linguistica moderna; integrare e non sostituire, cercando cioè di preservare tutte le intuizioni degli autori medievali, pur completandoli laddove essi, appunto per la loro impostazione principalmente formale, si dimostrano carenti. Nel caso specifico, gli apporti contemporanei vengono dalla grammatica distribuzionalista-trasformazionale di Zellig S. Harris (1909-1992) e soprattutto dalla linguistica enunciativa di Charles Bally (1865-1947).

[1] Ora in P. Larcher, *Le système verbal de l'arabe classique*, 2e édition revue et augmentée, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence 2012, p. 7.

Larcher inizia con il distinguere tre tipi di frase minima: due ben noti alla grammatica araba (frase nominale e frase verbale) e uno invece di proprio conio (frase esistenziale), che permette di liberarsi della categoria di *šibh ǧumla* ('quasi-frase') offrendo una spiegazione dei fatti più convincente di quella dei grammatici medievali, che si sforzavano di ricondurre questi enunciati alla frase nominale. Di qui alcune importanti sottolineature, come l'esistenza di frasi esistenziali in cui la presenza di un quantificatore numerico permette di fare a meno di un localizzatore. L'esempio che Larcher trae dalla letteratura di *ḥadīṯ* è la massima *ṯalāṯat*^{u} *aṣwāt*^{in} *yuḥibbu-hā 'llāh*, da rendersi "ci sono tre cose che Dio ama" e non "tre sono le cose che Dio ama". Sulla base della mia esperienza, metterei la mano sul fuoco che un traduttore arabo contemporaneo, posto di fronte all'espressione italiana, la ritradurrebbe con *hunāka ṯalāṯat*^{u} *aṣwāt*^{in} *yuḥibbu-hā 'llāh*... Il che la dice lunga tanto sull'influsso dei dialetti sull'arabo contemporaneo quanto sul livello di precisione a cui giunge l'analisi di Larcher. Sulla scorta di Bally, l'autore dimostra inoltre che sia la frase nominale che quella esistenziale sono segmentate, mentre quella verbale è legata.

Dopo aver seguito le evoluzioni della frase minima attraverso le sue espansioni e trasformazioni, la seconda e terza parte del libro trattano rispettivamente di frasi complesse e complessi di frasi. Qui il debito teorico con Bally è particolarmente evidente. "Si può dire che l'incrocio tra la distinzione tradizionale tra frasi semplici e complesse da una parte e la distinzione di Bally tra *frase legata*, *frase segmentata* e *frasi coordinate* dall'altra ha condotto alla nostra esposizione della sintassi dell'arabo classico in tre parti: frasi semplici, frasi complesse e complessi di frasi" (p. 8). Non si tratta però di un capriccio erudito né di un matrimonio forzato che Larcher imponga per far valere le sue credenziali di linguista. Partendo dal presupposto che "l'intonazione è la grande assente dalla grammatica araba tradizionale" (p. 97) e insistendo sull'opposizione tra frasi segmentate e legate, Larcher offre infatti una descrizione del periodare arabo più persuasiva della casistica abituale. È il caso ad esempio della particella *fa-*, che nei suoi molteplici usi servirebbe fondamentalmente per marcare una pausa e dunque un complesso di frasi.

Spingendo un passo oltre il ragionamento, si potrebbe concludere che *fa-* corrisponde non di rado a una virgola, andando ad arricchire una categoria di vocaboli-segni di punteggiatura che comprende per l'arabo classico anche *an* e *qāla*, entrambi con funzione di due punti, *ḥayṯū* per il punto e virgola (come segnalato da Girod[2]) e naturalmente *hal/a* per il punto interrogativo (per cui si rimanda alla magistrale analisi proposta alle pp. 83-87 e 296-297). Continuando l'indagine abbozzata in *Introduzione alla lingua araba*[3], si potrebbe ancora aggiungere al gruppo l'insidioso *Allāhumma*, letteralmente "O Dio" (cfr. l'ebraico *'elōhīm*), che in molti casi si traduce meglio con un semplice punto esclamativo, proprio come il virgiliano *a* nel quindicesimo verso della prima Bucolica (*spem gregis, a, silice in nuda conixa reliquit*), che il mio insegnante di liceo affermava a ragione non essere altrimenti traducibile in italiano senza rasentare il ridicolo[4].

---

[2] A. Girod, Ḥayṯu: *une inextricable polysémie*, in *Approaches to the History and Dialectology of Arabic in Honor of Pierre Larcher*, M. Sartori – M.E.B. Giolfo – Ph. Cassuto ed., Brill, Leiden/Boston 2017, pp. 410-431.

[3] M. Diez, *Introduzione alla lingua araba. Origini, storia, attualità. Nuova edizione*, Vita e Pensiero, Milano 2018, p. 201, nota 25.

[4] Per un esempio di resa di *Allāhumma* come segno di interpunzione si veda questa frase del pensatore indiano Walī Allāh (1703-1762): *lā yakūn 'adam tamassuki-him bi-l-ḥadīṯ qadḥān fīhi, Allāhumma illā idā bayyanū al-'illa al-qādia*, che propongo di tradurre nel modo seguente: "il fatto che essi [i Compagni o i Successori] non abbiano applicato un *ḥadīṯ* non costituisce una prova della sua falsità, a meno che non abbiano espresso in modo esplicito il motivo del loro rifiuto!", con il punto esclamativo che prende il posto di un altrimenti ridicolo "o mio Dio". Cfr. Shāh Walī Allāh ad-Dihlawī, *Al-Inṣāf fī bayān asbāb al-iḫtilāf*, a cura di 'Abd al-Fattāḥ Abū

È ovviamente impossibile riassumere la ricchezza delle proposte di Larcher, che sistematizza in questo volume numerosi articoli precedenti. Particolarmente stimolanti sono a mio avviso le pagine sul *maṣdar muṭlaq*, il duplice valore di *rubba*, le negazioni e il periodo ipotetico classico, che Larcher dimostra essere nato dall'incrocio tra i sistemi eventuali in *iḏā* e quelli potenziali in *in*. Non meno interessante l'analisi dell'arabo come lingua a due 'ma', che sfiora il teologico nella discussione di Cor. 33,40, o la giustificazione dell'uso di *lakinna* o *ġayr/illā anna* nei sistemi concessivi come elemento di disambiguazione dell'operatore *wa-in* ('e se'/'anche se'). Ma la lista potrebbe continuare ancora a lungo e solo la lettura del denso volume, arricchito da dettagliati indici, può rendere pienamente giustizia.

Personalmente, tra le possibili aggiunte, suggerirei una discussione della costruzione *daʿ-nā + muḍāriʿ*, utilizzata oggi per esprimere il congiuntivo esortativo alla prima persona, in parallelo con l'imperativo per la seconda persona e l'apocopato con *li-* per la terza. Ancora, potrebbe essere utile accostare le osservazioni su *layta* (pp. 60-61) e *law* (pp. 247-250), evidenziando come in arabo esistano due tipi di enunciato ottativo: *layta* per il desiderio possibile e *law* per quello irreale. Anche l'ostica costruzione detta *naʿt sababī* (pp. 182-184) potrebbe prestarsi a un'ulteriore indagine. Ma, appunto, si tratta di possibili aggiunte che s'inseriscono agevolmente nel *sistema*, a riprova delle sue potenzialità[5].

Tra i grammatici arabi ricorre in questo volume con particolare frequenza il nome di Raḍī ad-Dīn al-Astarābādī (m. 1289). E non è un caso. Come Larcher ha raccontato in un'intervista, si tratta di una vecchia conoscenza, risalente agli anni libici: "Sono sbarcato a Bengasi nel settembre 1973. Andai subito a visitare l'università, dipartimento di francese, a cui ero stato destinato. Strada facendo diedi un'occhiata alla biblioteca, tanto ricca in fonti arabe quanto povera di letteratura secondaria. Allo scaffale della grammatica (*naḥw*) m'imbattei in un esemplare dell'edizione originale di Istanbul, datata 1310 dell'egira, dello *Šarḥ al-Kāfiya* di Raḍī ad-Dīn al-Astarābādī (m. 688/1289) che avevo inutilmente cercato in Oriente: non mi avrebbe più lasciato"[6].

E proprio come al-Astarabābādī compose un'opera di morfologia (*Šarḥ aš-Šāfiya*) e una di sintassi (*Šarḥ al-Kāfiya*), così ora Larcher, dopo aver esaurito la trattazione del verbo arabo, ha scelto di affrontare la sintassi. Ma il parallelo non finisce qui. Non sfuggirà infatti al lettore attento che, se una pagina dello *Šarḥ aš-Šāfiya* era servita da copertina per le *Système verbal de l'arabe classique*, ora un'immagine dello *Šarḥ al-Kāfiya* – sempre proveniente dalla biblioteca privata di Larcher – viene messa a profitto per il trattato gemello, *Syntaxe de l'arabe classique.* C'è da stupirsene?

Martino Diez
Università Cattolica del Sacro Cuore

Ġudda, Dār an-Nafāʾis, Bayrūt 1986², p. 43, traduzione italiana parziale *Quando la divergenza è benedetta*, "Oasis", 27, 2018, pp. 100-111, qui 105.

[5] Approfitto di questa sede per segnalare tre minuscoli errori di stampa per la prossima ristampa. A p. 55 vi è una confusione tra l'esempio 63 e 64, per cui si dovrebbe leggere: "En (**64**), le MM présente comme un miracle *le fait énoncé*. En (**63**), en revanche, il désigne l'acte en qui consiste l'énonciation de la phrase". A p. 73, esempio n. 39, manca la *lām* in *li-s-sāliki* (testo arabo) e ugualmente a p. 288, esempio 4, si trova scritto in arabo *bi-ġayrī* invece di *bi-ḫayrī*. Infine dalla bibliografia è assente, salvo errore, *Ǧāmiʿad-durūs al-ʿarabiyya*, la grammatica del libanese Muṣṭafā al-Ġalāyīnī (1885-1944) frequentemente citata.

[6] Pierre Larcher, *Attualità della poesia preislamica*, dicembre 2016, https://www.oasiscenter.eu/it/attualita-della-poesia-preislamica (ultima consultazione 18 gennaio 2019).

F. Berlan – M.G. Adamo ed., *P.J. Roubaud, l'insoumis, synonymiste novateur à la fin du XVIIIe siècle, Champion*, Paris 2017 (Lexica. Mots et dictionnaires, 34), 378 pp.

Le présent ouvrage est consacré à l'exploration de la figure de l'abbé Pierre Joseph Roubaud (1730- 1792) et de son activité de synonymiste vers la fin du XVIIIe siècle. Il est l'auteur des *Nouveaux Synonymes Français*[1] (1785, 1796), un des ouvrages majeurs sur la synonymie distinctive de l'époque. Issu d'une modeste famille, il entame la carrière ecclésiastique, passionné par l'étude des lettres. Esprit brillant, il s'agrège par la suite au groupe des physiocrates, dont il partage les convictions en matière de libre commerce ; il se distinguera non seulement pour ses travaux linguistiques, mais aussi pour ses convictions anti-esclavagistes et pour le soutien vigoureux accordé au parti des physiocrates lors de la polémique contre Linguet et, ensuite, contre l'abbé Galiani. Malgré l'épithète de 'novateur' dans l'intitulé de ce collectif – ce qui laisserait envisager un certain intérêt de la part de la critique – les travaux sur la synonymie de l'abbé avignonnais[2] n'avaient pas encore fait l'objet d'un collectif, offusqués qu'ils étaient par d'autres importants ouvrages de l'époque, parmi lesquels on peut citer, en particulier, *La Justesse de la Langue Française, ou les différentes significations des Mots qui passent pour Synonymes* (1714) de l'abbé Gabriel Girard (1677-1748) et les *Synonymes Français* (1769) de Nicolas Beauzée (1718-1789), membre de l'Académie française et de l'*Accademia della Crusca*, réédition des synonyme de Girard.

L'efflorescence, voire l'engouement, synonymique et le « foisonnement dictionnairique » (M.G. Adamo, p. 43) que l'on peut constater dès le début du siècle, formalisent l'essor progressif d'une nouvelle orientation conceptuelle pour les commentateurs de la langue française, à savoir celle d'un approfondissement de la nature proprement 'sémantique' des mots. Après la grande période d'épanouissement des « structures imaginaires » appliquées à la langue qui traverse le XVIIe siècle français[3], un nouvel intérêt est porté aux faits de langue qui concernent directement l'emploi des mots en discours : la 'pureté' de la langue française, apogée de la critique linguistique au XVIIe siècle, fait place à la 'justesse'. Il s'agit désormais d'une autre manière d'entendre le 'bon usage' dans un sens non vaugelasien du terme ; il est en effet question de trouver le mot 'juste' adéquat en fonction du contexte d'expression de la parole. Il s'ensuit donc sur le plan purement conceptuel une démarche d'autonomisation du mot dans le discours linguistique[4], qui acquiert ainsi une existence propre. Les ouvrages consacrés à la synonymie traitent ainsi cette dimension 'ontologique', quoique de manière différente l'un de l'autre. C'est donc à l'intérieur de ce vaste paysage qu'il faudra situer la figure de l'abbé Roubaud, qui se distingue dans le cercle des synonymistes pour l'attention qu'il a portée à la fois 'à la forme et au fond' des mots, binôme définitionnel qui traduit en langage préscientifique la distinction saussurienne entre signifiant et signifié.

La « marginalité intellectuelle » (*Présentation*, p. 7) de Roubaud a été donc remise à l'honneur par l'effort collectif d'un groupe de spécialistes présidés par Françoise Berlan et par Maria

[1] Dorénavant *NSF*.

[2] Il s'agit d'articles parus en 1759 sur le "Mercure de France" (concernant la synonymie distinctive) et les *Nouveaux Synonymes François* de 1785.

[3] Voir à ce propos G. Siouffi, *Le Génie de la langue française*, Champion, Paris 2010.

[4] « Pour lui [l'abbé Girard], les mots ne se distinguent plus d'après leur plus ou moins grande capacité à faire partie du 'bon usage' : ils existent d'abord en eux-mêmes. C'est pourquoi son ouvrage constitue une démarcation importante dans l' 'hémorragie' qu'avait subie jusqu'alors le lexique du français », in A. Rey – F. Duval – G. Siouffi, *Mille ans de langue française. Histoire d'une passion*, Perrin, Paris 2007, p. 775. Voir le chapitre *Richesse et créativité* de Gilles Siouffi pour un aperçu historique, pp. 774-792.

Gabriella Adamo dans le cadre d'une convention de coopération internationale entre le GEHLF (Groupe d'étude d'histoire de la langue française) de Paris Sorbonne et le CISSIF (Centro internazionale di studi sulla sinonimia italo-francese) de l'Université de Messine. Le traitement de la matière est hétéroclite : le neuf contributions qui forment l'ouvrage abordent la figure et l'œuvre de Roubaud selon plusieurs axes (de l'histoire des idées, on passe à l'approfondissement des théories synonymiques de Roubaud, pour ensuite revenir aux caractéristiques stylistiques de l'écriture de ses *NSF*). Néanmoins, c'est notamment autour de la notion de 'filiation' que s'articule la réflexion de l'ouvrage ; il était, certes, nécessaire de situer l'œuvre de l'abbé physiocrate dans son contexte et de s'engager à décrire ses théories synonymiques, mais l'oubli dans lequel ce commentateur passionné était tombé se heurtait à la masse critique disponible sur la pensée linguistique de ses confrères synonymistes : pour dissiper ce déséquilibre, une solution possible était celle d'étudier le « réseau de filiations qui le place à mi-parcours de l'histoire de la synonymie distinctive aux XVIIIe et XIXe siècles » (*Présentation*, p. 8). Le résultat est un ouvrage qui parvient à illustrer les points d'ancrage et les points de rupture entre l'œuvre de Roubaud et celle de ses contemporains, les plus éloignés (Guizot, Lafaye) comme les plus proches dans le temps (Girard, Beauzée et Court de Gébelin).

Le volume s'ouvre par une introduction rédigée par Françoise Berlan et Maria Gabriella Adamo, qui présentent rapidement la figure de Roubaud ainsi que le déroulement du projet franco- italien qui a été à l'origine de cette publication. L'entrée en matière se fait à travers la contribution d'Anna Battaglia (*Roubaud un synonymiste engagé*) : comme l'indique le titre, l'auteure approfondit les contours de la figure de l'abbé-synonymiste, en se penchant notamment sur les liens intellectuels qui le rendirent proche du cénacle de physiocrates. L'étude de A. Battaglia ne se limite pas à une enquête biographique, platement chronologique, bien au contraire : il y est question, en effet, de montrer que « le parcours de l'économiste et celui du grammairien philosophe se croisent dans la nécessité du sens précis des mots contre tout usage arbitraire qu'on veuille en faire » (p. 42), prouvant que l'intérêt synonymique de Roubaud se complexifie tout le long de sa carrière de savant et puis de journaliste-philosophe. Cette maturation intellectuelle, qui se fait progressivement, peut être mise en relation avec les temps forts du parcours existentiel de Roubaud. En effet, comme le montre A. Battaglia, il s'éloigne peu à peu de la manière 'girardienne' d'aborder la synonymie (dans le sens d'un bon emploi des synonymes dans les cercles mondains) pour parvenir à une conception 'ontologique' des phénomènes linguistiques, qui doivent être mis à disposition du bien public.

La contribution de Maria Gabriella Adamo inaugure la suite des études consacrées à la question des filiations (*De Girard à Roubaud : ascendances, emprunts, détournements* (1). Avec René Corona qui s'occupe du deuxième volet de l'étude(*De Girard à Roubaud : ascendances, emprunts, détournements* (2), l'auteure analyse l'influence certaine, mais problématique, de l'œuvre de son confrère. Conscient du rôle que l'abbé Girard a joué dans le développement de la synonymie distinctive, Roubaud souligne dans la préface de son dictionnaire-traité la place éminente qu'il occupe dans l'histoire de la langue et de la nation[5] : cette opération n'est pas anecdotique, ni purement conventionnelle dans la mesure où elle montre l'intuition fondamentale de Roubaud en

[5] « M. l'abbé Girard, le premier, a ouvert les yeux à la nation sur la richesse que la langue acquerroit par la seule explication des synonymes qui, sans une différence nette et précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées », P.J. Roubaud, *Nouveaux Synonymes Français*, Moutard, Paris 1785-1786, cit. *via* M.G. Adamo, *De Girard à Roubaud : Ascendances, emprunts, détournements (1)*, dans *P.J. Roubaud, l'insoumis, synonymiste novateur à la fin du XVIIIe siècle,* p. 43.

matière de synonymie, c'est-à-dire celle d'une appréhension de la valeur de l'étude synonymique comme patrimoine commun d'une « culture langagière » qui trouve dans le XVIIIe siècle un moment crucial d'épanouissement. Prises sous ce rapport, les affirmations de Roubaud dépassent sans doute celles qui furent les intentions propres de Girard et nous montrent ainsi sa grande vivacité intellectuelle ainsi qu'un rapport non consensuel avec son prédécesseur. M.G. Adamo montre, en effet, que les *Nouveaux Synonymes Français* de Roubaud tout en reprenant certaines entrées multiples de Girard (qui constituent *de facto* une innovation pour l'époque en matière de synonymie) manipulent les séries pour finalement les critiquer dans les menus détails. Cette ligne de démarcation trouve sa raison d'être dans l'intérêt de Roubaud pour l'étymologie, et pour la quête de la langue primitive qu'il reprend de son maître Court de Gébelin (voir *infra*), si bien que le système de filiations se transforme rapidement en suite de détournements de l'œuvre girardienne, dont les différences « résultent [ainsi] fondamentales, dans les concepts comme dans la méthode » (p. 66). En effet, d'après une analyse attentive de plusieurs entrées du dictionnaire, Roubaud fait preuve d'une conception de la 'valeur' qui s'éloigne des acquisitions girardiennes en raison – comme on l'a vu – du recours à l'étymologie l'amenant à étudier les mots sous le rapport forme/sens[6], alors que Girard contribue à rationaliser l'étude du mot par le recours exclusif à l'analyse des signifiés et leur emploi spécifique dans le champ de la conversation. M.G. Adamo souligne, en conclusion de son étude, la proximité entre la démarche de Roubaud et celle de l'écriture littéraire de ses contemporains (notamment Diderot) qui privilégient souvent la force expressive des mots par le biais de leur dimension phonétique et formelle. La seconde partie de l'enquête, menée par R. Corona, approfondit le rapport *Roubaud citant Girard* (p. 75) à travers une analyse systématique des occurrences du dictionnaire. R. Corona met en relief l'importance d'un autre éminent grammairien, Nicolas Beauzée, dans la transmission du savoir synonymique girardien, émettant ainsi l'hypothèse selon laquelle Roubaud aurait compulsé très attentivement l'édition des *Synonymes Français* publié par les soins de Beauzée même en 1769 : le tableau synoptique en annexe de cette étude résume avec intelligence les résultats de l'enquête tout en prouvant l'obsession de Roubaud pour la 'richesse' de la langue, dont – comme il l'indique dans la *Préface* de son ouvrage – il faudrait redouter toute tentative d'appauvrissement.

Le rapport entre Roubaud et Beauzée fait également l'objet de la contribution de Christophe Rey, et ce par un traitement plus spécifique : il y est en effet question d'étudier « l'écho des théories sémantiques du grammairien-philosophe Nicolas Beauzée chez ce synonymiste [Roubaud] » (p. 179). Il s'agit d'une étude complexe qui demande tout d'abord d'explorer le parcours de « maturation des connaissances grammaticales » (p. 180) de Beauzée en ce qui concerne la notion de synonymie, à travers les articles 'synonymie' de l'*Encyclopédie* de Diderot-D'Alembert et de l'*Encyclopédie méthodique* (dans son dictionnaire *Grammaire & Littérature*), ainsi que l'édition des *Synonymes Français* de Girard publiée par Beauzée. L'étude de C. Rey confirme l'influence du grammairien dans l'œuvre de Roubaud. Néanmoins, cette présence s'avère assez ambivalente : Beauzée fait effectivement partie des sources de Roubaud, mais ce dernier – qui n'est d'ailleurs pas cité dans la préface – fait l'objet d'un traitement caractérisé par une « opacité déconcertante » (p. 205) dans la mesure où l'abbé, en le citant, mêle les différents stades théoriques de son parcours scientifique.

L'étude d'Aurelio Principato (*Court de Gébelin et Roubaud : la quête de la langue primitive*) nous reconduit sur le terrain de l'étymologie et sur la question des sources explicites des *NSF*.

[6] Insistant, tout particulièrement, sur les jeux onomatopéiques qui sont censés s'articuler de manière directe avec le sens.

En ce sens l'apport de la pensée d'Antoine Court de Gébelin (1725-1784), pasteur protestant, érudit, et enfin franc-maçon s'avère fondamentale. Les deux érudits eurent l'occasion de mener de longues discussions dans le milieu des physiocrates ; auteur du *Monde Primitif* (publié en neuf tomes à entre 1775-1784) et maître révéré par Roubaud, Gébelin représente pour Roubaud une source d'inspiration et une référence constante dans l'élaboration de ses théories synonymiques. A. Principato montre que l'empreinte de l'œuvre de Gébelin[7] produit dans l'ouvrage de Roubaud « les balbutiements du comparatisme linguistique naissant » (p. 220) : si, en effet, il est question pour Court de comparer le plus grand nombre possible de langues pour établir la langue primitive et retrouver dans l'onomatopée la véritable motivation de l'étymologie, Roubaud restreint son objectif pour appliquer cette théorie de la prégnance des sons linguistiques à la synonymie distinctive dans le but de rectifier les erreurs de ses prédécesseurs. Mais cette influence s'actualise aussi, dans l'écriture de l'ouvrage, en un désir de « revivification des mots qu'il cherche passionnément » (p. 223) qui touche au « vertige de l'érudition [...] et au lyrisme qui accompagne souvent le maniement des racines et des suffixes » (p. 222).

À l'étymologie est aussi consacrée la riche étude de Françoise Berlan (*Roubaud étymologiste*), qui souligne l'unicité de la démarche de Roubaud (« à vrai dire, il est le seul à lui donner [aux liens forme/sens] cette place parmi les représentants de la filiation de sémanticiens échelonnées sur un siècle et demi », p. 227). Cette contribution se caractérise par la très grande précision des analyses et la classification des stades étymologiques dans l'œuvre de l'abbé avignonnais. L'objectif est, en effet, de prouver que lorsqu'il donne des informations étymologiques dans son dictionnaire, Roubaud « est mieux informé qu'il n'y paraît » (p. 227). Bien qu'aux yeux de la postérité savante (Guizot, Lafaye) il ait commis l'erreur d'avoir eu recours trop souvent au celte (langue réputée depuis le XVIIe siècle comme véritable souche-mère du français), Roubaud – malgré les limites méthodologiques de l'époque – livre souvent de bonnes analyses. F. Berlan montre que les entrées du dictionnaire sont bel et bien le résultat de deux siècles de recherches étymologiques. Il faudra alors distinguer trois axes, susceptibles de s'entrecroiser, dans la démarche étymologique de l'abbé. Les remarques philologiques du XVIIe siècle (notamment par l'œuvre de Gilles Ménage), les apports des théories sur la filiation des langues qui se multiplient au XVIIIe siècle ainsi que le positionnement cratyliste inspiré par Court de Gébelin (présent aussi dans certaines hypothèses sur l'origine des langues de l'*Encyclopédie*) contribuent à informer son ouvrage pour en faire un véritable « traité de synonymie distinctive », où certaines de ses intuitions – relativement à la motivation des liens forme/sens – l'approchent de la grammaire comparée, dont la méthodologie se développera au XIXe et XXe siècles ; il en résulte souvent – comme l'indique F. Berlan – un meilleur repérage des étymons latins et un approfondissement des emprunts de l'italien[8] et, enfin, l'ouverture à des perspectives nouvelles sur la théorie de l'iconicité naturelle des langues, qui déterminera, par ailleurs, son discrédit auprès de ses successeurs. Néanmoins, à la lumière des développements récents et du renouveau d'intérêt qui a connu la théorie de l'iconicité des langues (par l'onomatopée et la paronymie)[9], les idées apparemment hasardeuses de Roubaud s'avèrent moins fantaisistes qu'elles ne pourraient paraître.

---

[7] Qu'il envisagea comme une *Histoire naturelle de la parole* sur la base de l'idée que « tout est langage et que le monde est une allégorie », *Ibidem,* p. 212.

[8] Dans son acception scientifique moderne, le mot n'est pas utilisé par Roubaud, mais il en identifie visiblement la phénoménologie dans la langue.

[9] F. Berlan cite dans sa bibliographie certaines études pionnières, voir par exemple, Philippe Monneret, *Le Sens du signifiant,* Champion, Paris 2003.

Anna Battaglia intervient à nouveau dans l'ouvrage pour éclairer le lecteur sur la dimension stylistique des *NSF*. Ce 'détournement' (pour reprendre un des axes de recherche utilisé dans ce volume) est particulièrement appréciable et en phase avec la logique de l'ouvrage. En effet, la réalisation du dictionnaire-traité de Roubaud représente l'aboutissement de sa carrière de journaliste et de penseur. Il ne s'agit pas d'un simple ouvrage de théorisation linguistique ou d'érudition sans conséquences. Parler de la langue revient pour Roubaud, dans la lignée de la théorie de Court, à parler du monde. En analysant les dispositifs discursifs mis en place dans les articles, A. Battaglia met en valeur la nature à la fois 'ancienne et moderne' du projet, dont la rédaction a eu lieu (1775) à une époque où les idéaux et l'esprit des Lumières se cristallisent en « un grand phénomène social » (p. 273). L'écriture de Roubaud témoigne d'un double statut : à la fois caractérisé par la flexibilité et la variété qui sont propres de l'article de dictionnaire, elle est aussi innervée de l'empreinte de la rhétorique jésuite, d'un style donc très particulier, qu'A. Principato avait déjà laissé envisager dans son analyse. L'étude d'A. Battaglia se base donc sur le repérage des phénomènes de polyphonie énonciative : bien que souvent très techniques, les articles de Roubaud font preuve de processus d'oralisation, de brouillage énonciatif avec « une perte de contours nets entre discours à transmettre et contexte de transmission » (p. 283), et de présence de discours directs et indirects ou au statut ambigu[10]. De ce point de vue le dictionnaire est caractéristique de son époque dans la mesure où, à l'instar de toute la production préscientifique, il est animé par une dimension énonciative, teintée de rhétorique, qui sera évadée dans les ouvrages du XIXe siècle. En même temps, toutefois, comme le souligne l'auteure, la configuration rhétorique des *NSF* est aussi animée par un souffle particulier qui la distingue dans le palmarès des ouvrages contemporains : celui d'un « style de la passion au service de la raison » (p. 295).

Les deux dernières contributions sont consacrées aux liens entre Roubaud et sa postérité. Alice Ferrara-Léturgie s'interroge sur une éventuelle filiation entre les *NSF* de Roubaud et le *Nouveau Dictionnaire universel des synonymes de la langue française* de François Guizot, publié en 1809 : il semble en effet que l'auteur en question évite parfois le recours aux articles de Roubaud et Girard pour se tourner vers les travaux d'autres synonymistes. Guizot montre aussi une forte désaffection pour l'étymologie, pivot de la réflexion de Roubaud, qu'il congédie de façon plus synthétique et inductive dans la préface de son ouvrage en élaborant une « logique »[11] étymo-morphologique. On mesure là, la transition entre les deux siècles, l'abandon des enjeux idéologiques du *NSF* avec ses débordements affectifs dans le but de « chercher à faire un dictionnaire cohérent et stable » (p. 328).

Le rapport entre Roubaud et Pierre-Benjamin Lafaye, auteur du *Dictionnaire des synonymes de la langue française* (1858, 1865), est analysé par Annalisa Aruta Stampacchia qui en montre le caractère hétérogène : intéressé par la recherche d'une « méthode dans la classification des synonymes » (p. 335) et, donc, par un désir de faire progresser la connaissance, Lafaye reconnaît

[10] Voir un article de Roubaud cité par l'auteure (pp. 285-286) : inspiré peut-être par le contexte moral de l'exemple proposé, le grammairien semble prendre la parole, à l'intérieur de la citation qui vise à illustrer la valeur synonymique du binôme 'larmes/pleurs', pour faire passer son message contre la violence et la guerre. Et à A. Battaglia de conclure « on assiste dans ce passage à une véritable mise en scène, où la prosopopée et l'hypotypose du récit concourent à transformer l'exemple en *exemplum* ». Voir aussi le cas de l'article 'Nègre/Noir' où les arguments techniques sont vite éclipsés par l'exclamation indignée de l'auteur portant sur la question de la « traite des nègres », *Ibidem,* pp. 294-295.

[11] F. Berlan souligne dans son article que les dictionnaires de Guizot et Lafaye se structurent autour d'une notion plus conceptuelle de logique du langage, à portée universelle, qui leur permet à la fois d'établir des lois générales et de faire l'impasse des positions les plus risquées de Roubaud. *Ibidem,* p. 267.

Roubaud comme son maître. Son travail présente aussi l'avantage de systématiser les intuitions étymologiques de l'abbé pour les réorganiser en une théorie rigoureuse sur la dérivation suffixale. Restent, toutefois, des divergences sur le plan de l'appréhension du rapport forme/sens, le sémantisme étant doté d'une plus forte autonomie chez Lafaye, ce qui le rapproche du principe saussurien de l'arbitraire du signe et de l'analyse sémique.

Le présent travail a donc le mérite d'illustrer de façon (quasi) exhaustive l'ampleur et la résonance des recherches de l'abbé Roubaud. Souvent oublié par la critique, on a pu constater qu'il a marqué concrètement les travaux des synonymistes de la génération successive. Son œuvre prolifique et passionnée nous éclaire davantage sur les enjeux linguistiques de la dernière partie du XVIIIe siècle, chainon essentiel entre l'essor de la discipline grammaticale (XVIIe siècle) et la modernité.

Giovanna Bencivenga
Stih 4509
Sorbonne Université
Università di Verona
UFI

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

ANNO XXVII - 1/2019

EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio Universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano - tel. 02.72342235 - fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (produzione)
librario.dsu@educatt.it (distribuzione)
redazione.all@unicatt.it (Redazione della Rivista)
web: www.educatt.it/libri/all

ISSN 1122 - 1917

9 788893 354387